

Mathieu d'Avignon

Réponse au compte-rendu de *La reconstruction de l'histoire des Amériques aux Presses de l'Université Laval (2010)* par Catherine Vézina, paru dans *Ethnologues*, vol. 33, no 1 (2011), p. 317-320.

La lecture du compte-rendu de Catherine Vézina sur *La reconstruction de l'histoire des Amériques*, un entretien que j'ai cosigné avec le sociologue mexicain Rodolfo Stavenhagen (Rodolfo Stavenhagen et Mathieu d'Avignon, Les Presses de l'Université Laval, 2010), laisse perplexe pour diverses raisons. D'abord, l'auteure tergiverse quant à la portée de l'entretien. Elle note que la discussion «dirige le lecteur vers une réflexion sur la vision ethnocentrique de l'histoire ; pas seulement celle des Amériques, mais celle du globe» (Catherine Vézina, 2011, p. 317). Mais elle affirme aussi, dans le même paragraphe, qu'il s'agit «bien moins d'une réflexion sur la construction de l'histoire des Amériques, comme le titre le laisse croire, qu'un appel à la prise de conscience de la situation de marginalité dans laquelle se voient confinés certains peuples autochtones» (p. 317-318). Le titre du livre, ce sont des paroles de M. Stavenhagen qui me l'ont inspiré. Et il l'a approuvé! En fait, c'est une discussion sur sa vie et sa vision de l'histoire américaine dans son ensemble, qu'elle soit ethnocentrique ou pluraliste, une histoire qui concerne à la fois les peuples autochtones et les sociétés dominantes du continent, qui transcende les nationalismes et les frontières. Vézina se trompe en déclarant que je m'efforce «de dénoncer la marginalisation des peuples autochtones, exclus de la construction des histoires nationales» (p. 318). Je me questionne sur la place des Amérindiens dans les sociétés américaines actuelles. Je cherche à mieux comprendre un passé et un présent qui, du nord au sud, permettent de parvenir à un portrait plus global de l'histoire des Amériques. Quand je voudrai dénoncer, j'écrirai un pamphlet ou un poème...

Vézina ne voit pas la pertinence des comparaisons faites entre l'histoire du Canada et l'histoire du Mexique (*ibid.*)! Les comparaisons possibles sont nombreuses et potentiellement enrichissantes pour tous. M. Stavenhagen, mexicain d'origine, a visité le Canada et plusieurs pays du monde pendant son mandat de rapporteur spécial pour l'ONU. Et il aurait fallu laisser cette avenue en friche! On sait plus ou moins bien ce que pensent la plupart des historiens québécois et canadiens sur l'histoire amérindienne d'ici. Et l'ajout d'un avis provenant d'une sommité en matière de conflits ethniques et de droits autochtones serait impertinent! Et pourtant, elle salue M. Stavenhagen pour avoir souligné «les nuances et les différences fondamentales qui existent dans la gestion des affaires autochtones dans les pays riches et de droit commun comme le Canada et les pays où le métissage a modifié le tissu social» (p. 319). Mais encore, parce que je cite Marcel Trudel, afin d'élargir la réflexion à une échelle pan-américaine (Trudel, Marcel et Mathieu d'Avignon, 2005), elle en déduit que les paroles de l'éminent historien ont servi de «base» à ma réflexion sur l'histoire du Mexique et au projet d'édition avec M. Stavenhagen (Catherine Vézina, *op. cit.*, p. 318). Là encore, l'auteure induit les lecteurs en erreur. Ce sont plutôt quatre voyages dans la capitale mexicaine, des discussions avec des Mexicains et des autochtones, des chercheurs d'ici et d'ailleurs, des visites de musées et des lectures sur le Mexique, le Québec et le Canada, qui m'ont amené à réfléchir sur l'histoire des Amériques.

Les propos les plus surprenants et dérangeants de Vézina servent de conclusion. Je ne connais pas son cheminement académique. J'ai appris qu'elle avait publié sur Internet des recherches spécialisées sur le Mexique, sérieuses et approfondies à première vue. Je suis donc étonné de lire des propos qui témoignent d'une incompréhension de l'histoire du Mexique en

particulier et de l'histoire amérindienne en général. Dans une certaine mesure, elle fait preuve de mépris envers les autochtones qui ne parlent plus leur langue maternelle ou qui ont décidé de s'inclure dans un tout plus vaste, la société mexicaine métissée, tout en conservant leur identité autochtone vivante au quotidien. Cela surprend d'autant plus que l'auteure m'accuse de véhiculer des «clichés» parce que j'aborde les conséquences de la conquête et du métissage, en soulevant l'exemple de La Malinche. En outre, elle écrit : «D'Avignon mentionne que la présence des "Amérindiens" au Zócalo [sic] témoigne de la survivance des cultures autochtones au Mexique (à titre d'attraction touristique, des démonstrations de rites ancestraux sont effectivement organisées sur le Zócalo [sic], sans toutefois constituer un témoignage d'une réalité concrète des habitants de la ville)» (note 2, p. 319). L'affirmation entre parenthèses est de la main de Vézina, je tiens à le préciser. À ma connaissance, les peuples autochtones qui fréquentent le zócalo ne s'y rendent pas simplement pour servir d'attractions touristiques! Plusieurs y vivent, comme citoyens plus ou moins fortunés, ils y travaillent, s'y arrêtent pour protester et revendiquer, pour marchander et vendre leur artisanat. Les «rites ancestraux» dont il est question servent avant tout l'épanouissement de ceux qui les pratiquent et les perpétuent. J'y ai assisté à des rituels funéraires et vu des familles pleurer et prier leurs morts, agenouillées sur les trottoirs, autour d'un autel décoré de fleurs et d'offrandes, sans se préoccuper de la présence d'autrui. J'ai vu des groupes autochtones danser pour assurer la pérennité de danses traditionnelles, battre des tambours et chanter des airs ancestraux, en l'absence de touristes, au fond d'une ruelle. J'ai admiré des graffitis que des artistes ont signés sur les murs de la ville avec des noms issus du náhuatl. Il ne faut pas oublier que le site archéologique de Templo Mayor borde un coin de la place centrale et qu'il conserve très certainement une importance symbolique notamment pour les descendants des Aztèques conquis jadis par les Espagnols... Au-delà des clichés, les peuples autochtones manifestent diverses formes d'affirmation de soi et de résistance au cœur de la Cité. Ils y existent. Vézina poursuit : «il s'agit de l'un des endroits de la République où la proportion d'Autochtones [sic] compte parmi les plus faibles. Rodolfo Stevenhagen [sic] lui rappelle que la population de Mexico ne se souvient plus des langues autochtones et ne se considère pas comme indigène» (*ibid.*). Quel que soit le nombre de locuteurs des langues autochtones (une soixantaine de groupes ethnolinguistiques existent encore de nos jours au Mexique) dans la ville de Mexico et ailleurs au pays, il n'en demeure pas moins que des peuples amérindiens, *pueblos indígenas* comme on les appelle officiellement au Mexique, y sont présents. Que la majorité de la population parle espagnol et s'identifie uniquement à la nation mexicaine n'y change rien. Les peuples autochtones s'affirment de différentes façons et participent aux grands mouvements sociétaux actuels. Au Mexique, comme au Québec et ailleurs au Canada. Et, comme l'explique M. Stavenhagen, un grand nombre de Mexicains reconnaissent sans gêne leurs origines autochtones, l'importance de la contribution des autochtones à l'histoire et au présent de la société mexicaine, leurs droits, sans pour autant renier leur propre appartenance à la nation mexicaine...

Mathieu d'Avignon, historien consultant  
Chercheur affilié au Groupe de recherche sur l'histoire  
Université du Québec à Chicoutimi

## Bibliographie

Trudel, Marcel et Mathieu d'Avignon, 2005, «*Connaître pour le plaisir de connaître*» [...]. Collection Entretiens, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

Stavenhagen, Rodolfo et Mathieu d'Avignon, 2010, *La reconstruction de l'histoire des Amériques* [...].  
Collection Entretien, Québec, Les Presses de l'Université Laval.